

CHAPITRE XVII

I

Entrevue de Montfort et de son ami racontée par ce dernier.

M. Blain a laissé, dans des pages du plus grand intérêt, la relation de l'entrevue qu'il eut avec le saint Missionnaire. Nous allons lui laisser la parole; c'est Montfort apprécié et jugé par lui-même.

« Je commençai, » dit M. Blain, « par lui décharger mon cœur sur tout ce que j'avais à dire ou entendu dire contre sa conduite et ses manières.

« Je lui demandai quel était son dessein, s'il espérait jamais trouver des gens qui voulussent le suivre dans la vie qu'il menait; qu'une vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la Providence

était pour les Apôtres, pour des hommes d'une force, d'une grâce et d'une vertu rares, pour des hommes extraordinaires, pour lui, qui en avait l'attrait et la grâce, mais non pas pour le commun, qui ne pouvait atteindre si haut, et que ce serait témérité que de le tenter; que s'il voulait s'associer dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, il devait, ou rabattre de la rigueur de sa vie et de la sublimité de ses pratiques de perfection, pour condescendre à leur faiblesse, ou les faire élever à sa hauteur par l'infusion de la grâce.

« Pour toute réponse, il me montra son nouveau testament, et me demanda si je trouvais à redire à ce que Jésus-Christ a enseigné et pratiqué, et si j'avais à lui montrer une vie plus semblable à la sienne, et à celle de ses apôtres, qu'une vie pauvre, mortifiée et fondée sur l'abandon à la Providence; qu'il n'avait pas d'autres vues que de la suivre, et d'autre dessein que d'y persévérer; que si Dieu voulait l'unir à quelques bons ecclésiastiques dans ce genre de vie, il en serait heureux; mais que c'était l'affaire de Dieu et non la sienne; que pour ce qui le regardait, il n'avait

point d'autre parti à prendre que de suivre l'Évangile, et de marcher sur les traces de Jésus-Christ et de ses disciples.

« Que pouvez-vous dire contre ? ajouta-t-il, fais-je mal ? Ceux qui ne veulent pas me suivre vont par une voie moins épineuse, et je l'approuve ; car, comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, il y a aussi plusieurs voies pour aller à lui.

« — Mais où trouverez-vous dans le saint Évangile des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires ? Pourquoi n'y renoncez-vous pas ? pourquoi ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire ?

« Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent partout, parce que vos singularités les attirent. Vous feriez beaucoup plus de bien, et vous trouveriez beaucoup d'aide dans vos travaux, si vous pouviez gagner sur vous de ne rien faire d'extraordinaire, et de ne point fournir aux mondains et aux libertins des armes contre vous et contre le succès de votre ministère.

« — Il me répondit que s'il avait des manières singulières, c'était bien contre son intention ; que,

les tenant de la nature, il ne s'en apercevait pas, et qu'étant propres à l'humilier, elles ne lui étaient pas inutiles.

« Qu'au reste il fallait s'expliquer sur ce qu'on appelle manières extraordinaires ; que si on entendait par là des actions de zèle, de charité, de mortifications et d'autres pratiques de vertus, il s'estimait heureux d'être en ce sens singulier, et que si ce genre de singularité était un défaut, c'était le défaut de tous les saints ; qu'après tout on acquerrait à peu de frais dans le monde le titre de singulier ; qu'on était sûr de cette dénomination pour peu qu'on ne voulût pas ressembler à la multitude ; que c'était une nécessité d'être singulier dans le monde si on veut se séparer de la multitude des réprouvés ; que le nombre des élus étant petit, il fallait renoncer à y tenir place, ou se singulariser avec eux, c'est-à-dire à mener une vie fort opposée à la multitude. »

Cette entrevue ne fit qu'augmenter encore le respect et la vénération de M. Blain pour son ami. Ne doutant nullement de sa sainteté, ni du don prophétique que Dieu lui avait donné, il lui demanda s'il devait accepter ou refuser une des

cures de la ville de Rouen qui lui était offerte. « Vous y entrerez, » lui dit Montfort; « vous y aurez bien des croix, et vous la quitterez. » La prédiction se réalisa.

Le lendemain de son arrivée à Rouen, Montfort dit la messe à la cathédrale, à l'autel des Vœux, dédié à la sainte Vierge, puis il visita les religieuses du Saint-Sacrement, auxquelles il adressa quelques paroles d'édification.

Le soir, il parla encore dans un pensionnat de jeunes filles qui avait été fondé par son ami.

II

Départ de Rouen. — Il passe par Nantes
et par Rennes.

Retour à la Rochelle.

Le jour suivant, il reprit le chemin de la Rochelle en passant par Nantes et par Rennes.

Sur la route de Rouen à Nantes, il s'arrêta, un dimanche, dans une paroisse pour célébrer la sainte Messe. Sur l'invitation du curé, il fit sur

l'évangile du jour deux instructions, qui produisirent la plus vive impression. Le peuple fondait en larmes, et les prêtres qui étaient présents se disaient : « Quel est donc cet étranger qui vient de prêcher avec tant d'onction, et dont la vie est si édifiante? » Le curé lui-même fit des instances pour savoir son nom. « — Je suis un pauvre prêtre qui court par le monde, espérant, avec le secours du bon Maître, sauver quelques pauvres âmes. »

En voyage, son silence était continu. Souvent il faisait signe à son compagnon de marcher devant lui, et quand celui-ci regardait par derrière pour voir si son maître le suivait, il le voyait souvent à genoux pour adorer Dieu. Par respect pour sa présence, il marchait presque toujours la tête découverte, et les yeux souvent fixés sur le crucifix qu'il avait à la main...

C'est ainsi qu'il arriva dans la ville de Nantes.

Il se rendit à sa maison de la Providence. Il n'y resta que le temps nécessaire pour disposer la chapelle à recevoir les statues de son calvaire de Pontchâteau, qu'il se hâta d'aller chercher dans cette ville où il les avait laissées.

Cédant ensuite aux sollicitations de la famille

Dorville, il alla passer à Rennes quelques jours, qui furent pour cette famille des jours de joie et de bénédiction.

Montfort dut enfin s'éloigner de Rennes pour retourner à la Rochelle, où il était attendu.

Son départ causa une vive douleur à M. Dorville, qui l'accompagna jusqu'au-delà de la ville, et ne se sépara de lui que les larmes dans les yeux. Le Bienheureux en fut profondément touché; il fit sur son pieux ami le signe de la croix, en lui disant à plusieurs reprises : « Monsieur, je vous souhaite bien des croix ! » Son souhait fut réalisé, et ce vertueux chrétien souffrit en vrai disciple de Montfort.

Partout sur son parcours de Rennes à la Rochelle il ne reçut que des marques de l'affection la plus sincère. Les peuples qu'il avait évangélisés accouraient sur son passage et se pressaient autour de lui. « Mes enfants, mes chers enfants, » leur disait-il, « je souhaite que le Seigneur vous bénisse, et qu'il fasse de vous des saints ! » On ne se séparait de lui qu'en pleurant. On avait le pressentiment qu'on ne le verrait plus !

CHAPITRE XVIII

I

Missions de Fouras, de l'île d'Aix et de Saint-Laurent de la Prée.

Le visage du Missionnaire devient lumineux pendant un sermon. — Missions de Tongon la Ronde, de Saint-Amand.

Quand il fut de retour à la Rochelle, l'infatigable Missionnaire recommença ses prédications.

Il commença par Fouras, qui était dans le plus triste état et au spirituel et au temporel. Grâce à son zèle, à ses macérations, à ses prières, tout fut renouvelé, changé.

Pour conserver les fruits de la mission, il institua, comme partout, la pratique du Rosaire.

Quand la mission de Fouras fut terminée, Montfort passa dans l'île d'Aix, située à trois lieues

de la Rochelle. L'île n'a qu'une lieue de long sur une demi-lieue de large. La population est peu nombreuse.

La mission dura quinze jours seulement; mais le succès fut complet. Tous, insulaires et soldats, la suivirent avec piété; les officiers eux-mêmes donnaient l'exemple. Aux premiers sons de la cloche, ils accouraient aux exercices avec la rigueur de la consigne militaire.

La grâce fut si efficace, qu'elle inspira à tous le désir d'expier leurs péchés par la mortification.

Ne pouvant plus fournir d'instruments de pénitence à tous les soldats qui en demandaient, le Missionnaire fit une quête d'un nouveau genre; il s'en alla de porte en porte demander des cordes pour fabriquer des disciplines pour les soldats convertis.

Montfort était très sympathique aux soldats. Quatre fois dans sa vie il fit une mission pour les soldats seuls, et à chaque fois il obtint un succès étonnant.

A Dinan, il avait déjà électrisé les soldats; on les avait vus fondre en larmes et courir en foule au tribunal de la pénitence. — De même à Bréal,

où il avait enrôlé tous les soldats dans la confrérie de Saint-Michel. — A la Rochelle, le succès fut plus étonnant encore : les soldats et les officiers suivaient le saint en poussant des soupirs et en versant des larmes. La mission se termina par une procession militaire qui offrit un spectacle unique : les soldats marchaient pieds nus, un crucifix dans une main et un chapelet dans l'autre, en chantant les litanies de la sainte Vierge. — A l'île d'Aix, l'apôtre ne pouvait suffire à procurer aux soldats convertis des instruments de pénitence.

Quelle puissance divine dans Montfort ! Quels miracles d'éloquence et de grâce !

La parole du Missionnaire, avec sa vigueur et sa franchise, fortifiée par l'austérité de sa vie, faisait sur eux la plus vive impression.

Les fruits de la mission dans l'île d'Aix furent durables. Quatre-vingts ans plus tard, quand les bourreaux de la Convention massacrèrent dans la rade de l'île d'Aix des prêtres catholiques, les habitants virent avec horreur ces cruautés sacrilèges et procurèrent à ces nobles victimes tous les secours qui étaient en leur pouvoir.

Sans prendre un moment de repos, malgré ses

fatigues et sa santé délabrée, le courageux Missionnaire entreprit d'évangéliser simultanément deux paroisses : Saint-Laurent de la Prée et une paroisse voisine.

Ces populations ignorantes traitaient sans respect l'église et le cimetière : le cimetière était un lieu de pâturage pour les animaux ; l'église, à certains temps de l'année, devenait une grange, où les cultivateurs ramassaient leurs récoltes et battaient leurs grains.

Le Missionnaire fit cesser tous ces abus, et partit en laissant un souvenir qui est resté toujours vivant.

De retour à la Rochelle, l'infatigable Missionnaire recommença ses missions un peu partout.

Le jour de la Purification de la sainte Vierge, pendant qu'il prêchait dans l'église des Dominicains, son visage pâle et amaigri par les jeûnes, les macérations et les fatigues de toutes sortes, devint tout à coup lumineux : c'était comme une auréole de gloire qui l'entourait.

Ses amis, qui le fixaient attentivement, ne le reconnaissaient qu'au son de la voix : son visage était tout transformé.

Ce prodige fit une vive impression sur les assistants et, dans la ville, on ne le regarda plus que comme un saint.

Il prêcha ensuite les missions de Tongon la Ronde et de Saint-Amand. Le succès fut partout le même.

Après quelques jours de repos, il se rendit à Mervent. Malgré son état de faiblesse, il y déploya son zèle accoutumé, et il éprouva les plus douces consolations.

Pendant cette mission, il guérit une jeune fille qui avait l'œil presque perdu. — Il bénit de l'eau et dit à la jeune fille de laver avec cette eau son œil malade : le lendemain elle était guérie.

Sentant sa fin prochaine, le Bienheureux éprouvait un ardent désir de se retirer de temps en temps dans la solitude pour s'occuper de son salut, et s'unir plus étroitement à Dieu. La solitude, c'est le lieu propre des communications de l'âme avec Dieu et des révélations de Dieu à l'âme ! Aussi tous les saints l'ont aimée et recherchée.

Au milieu de l'immense forêt de Vouvant, qui touchait Mervent, sur le penchant d'une montagne, au pied de laquelle serpente la Vendée, il

choisit une grotte formée par un énorme rocher, et entreprit de la rendre habitable.

Les habitants de Mervent s'estimèrent heureux de contribuer à bâtir ce petit ermitage.

Mais Dieu ne voulut pas lui accorder ce repos auquel il aspirait. Soldat de la parole, il devait succomber au milieu de la mêlée, pareil à ces généreux combattants qui estiment comme la plus belle, la mort venue en face de l'ennemi.

Cet endroit n'a pas laissé d'être consacré dans le souvenir des peuples, comme un lieu béni du Ciel. Un pèlerinage de huit mille fidèles s'y est donné rendez-vous en 1873 ; un autre de vingt ou trente mille en 1877.

De tous les environs on aime aujourd'hui encore à y aller prier, et, plus d'une fois, la piété y fut récompensée par des grâces miraculeuses.

Dieu ne veut pas que ses œuvres de la Rochelle demeurent incomplètes : il le ramène dans son ermitage de Saint-Éloy.

II

Il établit ses œuvres à la Rochelle.

Encouragé par Mgr de Champflour, qui voulut bien se charger de tous les frais de l'entreprise, Monfort établit son œuvre à la Rochelle.

L'école des garçons s'ouvrit la première. Il y mit trois maîtres. Un prêtre fut chargé de dire la messe chaque jour, de confesser les enfants tous les mois, de leur donner l'instruction religieuse et de veiller sur leur conduite.

Bientôt après, il fit venir de Poitiers sœur Marie-Louise de Jésus et sa compagne, sœur de la Conception, qu'il avait choisies pour en faire les colonnes de son édifice religieux. Il leur donne une école de petites filles.

Monfort leur donne l'habit religieux le 22 août 1715, dans la chapelle de la Providence.

Retiré dans son ermitage de Saint-Éloy, il rédige les règles des Filles de la Sagesse et, après les avoir soumises à l'approbation de Mgr de la Rochelle, il les remet à Marie-Louise de Jésus,

en lui disant : « Recevez, ma fille, cette règle, observez-la et faites-la observer à celles qui seront sous votre conduite ! »

Grâce à la vie de l'humble Missionnaire qui les anime, on verra cette pieuse congrégation étendre au loin ses rameaux et forcer l'admiration des impies eux-mêmes par leur ardente charité et par le charme de leurs vertus.

Elle gardera, après bientôt deux siècles d'existence, son esprit, sa discipline et sa règle dans leur intégrité primitive.

Un pauvre prêtre a pu faire ce que les sages de la terre n'ont jamais pu réaliser, c'est-à-dire, une œuvre qui n'a rien de la mobilité des choses humaines, et qui ne va pas s'affaiblissant comme elles, à mesure qu'elle s'éloigne de son berceau.

CHAPITRE XIX

I

Missions de Fontenay le Comte, de Vouvant, de Saint-Pompain, Villiers-en-Plaine.

Pèlerinage de Notre-Dame des Ardilliers.

Lorsque le pieux Missionnaire eut installé ses religieux et ses religieuses à la Rochelle, il quitta cette ville qu'il ne devait plus revoir.

Il se rendit à Fontenay le Comte, où il commença une mission le 25 août, fête de saint Louis, patron du diocèse de la Rochelle.

L'église de Saint-Jean se trouvant trop petite pour contenir la foule, il prêcha deux missions : l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes.

Toutes les deux eurent un succès complet.

Après quelques jours de repos, il prêcha une retraite aux religieuses de Notre-Dame.

C'est pendant cette retraite qu'il agrégea M. Mulot, qui fut, après lui, supérieur des Missionnaires de la Compagnie de Marie.

Le curé de Saint-Pompain, M. Mulot, envoya son frère, qui était prêtre, prier M. de Montfort de vouloir bien venir prêcher une mission dans sa paroisse. Impossible, dit le Missionnaire, je suis accablé de travail, et puis j'ai un grand nombre de missions qui sont promises depuis longtemps. — M. Mulot insiste. — J'irai chez votre frère, répond Montfort, en le regardant fixement, si vous voulez me suivre et travailler avec moi le reste de vos jours. — Je vous serais plus à charge qu'utile, répond modestement M. Mulot. Je suis paralytique d'un côté depuis plusieurs années, et j'ai une oppression de poitrine qui m'empêche souvent de parler. — Je compte sur vous, dit le Missionnaire. Vous travaillerez avec moi à la mission de Vouvant.

M. Mulot était à Vouvant. A sa première prédication, toutes ses infirmités disparurent. Il fit avec le Bienheureux les missions de Vouvant, de Saint-Pompain, de Villiers-en-Plaine et de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Il assista le Père Montfort à sa mort.

Placé à la tête de la famille religieuse de Montfort, il la gouverna avec la plus grande sagesse jusqu'à sa mort, en 1749. Il marcha constamment sur les pas de son père et de son modèle. Sa santé s'étant miraculeusement rétablie, selon la prédiction du Bienheureux, il se livra au ministère apostolique avec le plus grand zèle... Il prêcha un nombre considérable de retraites et de missions.

Il mourut à Questemberg, dans le diocèse de Vannes, en prêchant une mission.

Son tombeau y est entouré de la vénération publique.

Avec son nouveau disciple, il alla faire une mission à Vouvant, la plus stérile de toutes ses missions. Pour fruit de ses prédications, il y recueillit une ample moisson de croix et d'épreuves.

Après la mission de Vouvant, l'infatigable apôtre se rendit à Saint-Pompain, où l'attendaient les plus consolants succès.

Cette mission fut immédiatement suivie de celle de Villiers-en-Plaine, qui eut le même résultat.

C'est dans le jardin du château de Villiers qu'on le vit en extase, à genoux, sans toucher la terre.

Voici comment M^{me} de Villiers raconte le fait :

« Un jour, pendant la mission, M. de Montfort se trouvait au château. Après le dîner il se détache de la compagnie, qui était rassemblée dans une des cours, et se retire dans le jardin.

« Quelque temps après, un domestique entr'ouvre la porte et la referme aussitôt. Un moment après, il l'ouvre encore, paraît considérer quelque chose avec attention, et l'ayant ensuite refermée, se retire dans l'écurie.

« Je l'avais observé, et l'air d'étonnement qui paraissait sur le visage de cet homme m'avait frappée. Lorsque la compagnie se fut retirée et que M. de Montfort lui-même fut sorti du jardin, je fus à cet homme. Je le trouvai assis sur un coffre, les bras croisés, et comme n'en pouvant plus. Il me dit qu'il avait une grande peur; qu'il avait vu M. de Montfort à genoux, les bras en croix, dans l'allée de la charmille, qui faisait face à la porte du jardin, et qu'il s'en fallait de plus de deux pieds qu'il ne touchât la terre; qu'il ne pouvait pas comprendre qu'un homme fût à genoux, et qu'il ne touchât pas la terre; qu'il avait cru s'être trompé la première fois, mais

qu'il avait regardé à deux fois, et qu'il était bien sûr de ce qu'il disait, parce qu'il l'avait vu la seconde fois comme la première. »

M^{me} de Villiers, qui avait été une conquête de la mission, nous assure qu'en la quittant, le Missionnaire répondit à une prière qu'elle lui faisait : « Je la demanderai à Dieu, Madame, avec tant de jeûnes et de prières, qu'il me l'accordera !

« Quant à moi, je mourrai avant que l'année soit finie!... Souvenez-vous de ce que je vous dis ! »

On était alors à la fin de janvier 1716.

La pensée de ses Congrégations semblait l'occuper plus que tout le reste; il ne cessait de prier et de faire prier pour elles.

Pour obtenir la protection de la sainte Vierge pour ces familles naissantes, il conçut la pensée d'un pèlerinage solennel à Notre-Dame des Ardilliers.

Ce pèlerinage fut fait avec la plus grande piété par les pénitents de Saint-Pompain. Ils étaient au nombre de trente-trois, en l'honneur des trente-trois années que Notre-Seigneur passa sur la terre. Le Bienheureux les y prépara par une re-

traite, et leur communiqua sa foi et ses brûlantes aspirations.

Il envoya, pour diriger le voyage, les Pères Mulot et Vatel. Quant à lui, il partit plus tard, après s'y être préparé par le jeûne et la prière. Qui pourrait dire avec quelle foi et quel amour il adressa sa prière à Marie, dans ce doux sanctuaire qu'il visitait pour la dernière fois!

II

Mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre. — Mort
du Bienheureux.

Ses funérailles. — Son tombeau.

De Saumur il se rendit à Saint-Laurent-sur-Sèvre, alors du diocèse de la Rochelle, et aujourd'hui de celui de Luçon.

Ce fut son dernier voyage sur terre!

La mission se fit avec un élan admirable et une piété touchante.

Au milieu de la mission, il apprit l'arrivée de Mgr de Champflour; il en ressentit une grande

joie. Il ne négligea rien pour faire à son évêque une réception convenable : il organisa une procession pour aller au-devant de lui, et se donna tant de mouvement et de peines, que sa santé délabrée ne put y tenir : il tomba gravement malade.

On s'empessa de prodiguer au pieux malade tous les soins possibles. Tout fut inutile : la maladie était mortelle, le moment de la récompense était venu!

Dieu lui réserva la suprême consolation de revoir son évêque qui, les yeux pleins de larmes, lui donna sa dernière bénédiction.

Le Bienheureux, sentant sa fin prochaine, appela auprès de lui le Père Mulot, son confident et son confesseur, pour lui dicter ses dernières volontés. Il lui confia le soin de continuer ses œuvres, et pria l'évêque de la Rochelle d'en être le zélé protecteur.

Après avoir pris toutes ses dispositions, il reçut les derniers sacrements avec une piété et une ferveur angéliques. Il demanda qu'on lui laissât au cou, aux bras et aux pieds, les chaînettes qu'il y portait, voulant mourir comme il avait vécu, esclave de Jésus et de Marie.

De la main droite, il prit le crucifix auquel le Pape avait attaché l'indulgence plénière, et de la gauche, la statuette de la sainte Vierge, qu'il portait toujours avec lui. Il avait les yeux constamment fixés sur ces images, et les baisait tour à tour, en invoquant les saints noms de Jésus et de Marie.

Une foule considérable était à la porte et demandait à le voir une dernière fois.

Le Missionnaire voulut qu'on laissât entrer.

Tous se mirent à genoux en poussant des gémissements et demandant sa bénédiction.

Sa chambre était trop petite pour contenir tous ceux qui désiraient le voir. Il fallut, pour satisfaire leurs désirs, qu'elle se vidât et se remplit successivement jusqu'à trois fois.

Au milieu de cette foule en pleurs, Montfort était calme, gai, souriant!... Recueillant ses forces et, avec un transport que l'agonie ne pouvait comprimer, il entonna de sa voix mourante ce beau couplet de l'un de ses cantiques :

Allons, mes chers amis,
Allons en paradis.
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux!...

Un moment après, il tomba dans une espèce d'assoupissement; puis, s'étant réveillé tout tremblant, il dit à haute voix : *C'est en vain que tu m'attaques; je suis entre Jésus et Marie! Je suis au bout de ma carrière; c'en est fait, je ne pécherai plus!...*

Et il expira doucement, sur les huit heures du soir, le mardi 28 avril 1716, à l'âge de quarante-trois ans, deux mois et vingt-huit jours, en balbutiant, de ses lèvres mourantes, les saints noms de Jésus et de Marie, qu'il avait tant de fois invoqués pendant sa vie, et qu'il avait tant aimés et tant fait aimer!...

La mort du saint Missionnaire fut un deuil pour les contrées qu'il avait évangélisées, et l'on vit arriver à Saint-Laurent plus de dix mille personnes qui venaient pour lui rendre les derniers hommages.

En attendant la cérémonie des funérailles, le corps fut exposé dans la nef de l'église paroissiale, et une foule compacte ne cessa de circuler autour, en faisant toucher au corps des chapelets, des crucifix, des images et d'autres objets de piété.

Son tombeau fut creusé dans la chapelle de la

sainte Vierge, qu'il avait tant honorée, tant aimée, tant prêchée, tant chantée.

Lorsque son corps fut mis dans la fosse, des cris et des sanglots éclatèrent parmi les assistants, comme aux funérailles d'un père.

Deux oraisons funèbres furent prononcées : l'une à Saint-Laurent, l'autre à la Rochelle, chez les Jésuites, qui voulurent ainsi honorer, après sa mort, cet ancien élève qu'ils avaient aimé et soutenu pendant sa vie.

Mgr de la Rochelle pleura amèrement son pieux Missionnaire : « Je viens de perdre, » dit-il, « le meilleur prêtre de mon diocèse. »

On mit sur son tombeau une table de marbre avec l'inscription suivante :

PASSANT, QUE VOIS-TU ?

UN FLAMBEAU ÉTEINT !

UN HOMME CONSOMÉ PAR LE FEU DE LA CHARITÉ,

QUI SE FIT TOUT A TOUS,

LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

SI TU DEMANDES QUELLE FUT SA VIE ? AUCUNE NE FUT
PLUS INNOCENTE ;

SON ZÈLE ? AUCUN NE FUT PLUS ARDENT ;

SA PÉNITENCE ? AUCUNE NE FUT PLUS AUSTÈRE ;

SA DÉVOTION ENVERS MARIE ?

PERSONNE NE RESSEMBLA MIEUX A SAINT BERNARD.

PRÊTRE DE J.-C., IL RETRÇA J.-C. PAR SA VIE ;

PARTOUT IL LE PRÊCHA PAR SA PAROLE ;

INFATIGABLE, IL NE S'ARRÊTA QUE DANS LA TOMBE.

IL FUT LE PÈRE DES PAUVRES,

LE PROTECTEUR DES ORPHELINS ;

IL RÉCONCILIA LES PÉCHEURS ;

SA MORT GLORIEUSE RESSEMBLA A SA VIE ;

COMME IL AVAIT VÉCU, IL CESSA DE VIVRE.

MUR POUR DIEU, IL S'ENVOLA AU CIEL ;

IL MOURUT LE 28 DU MOIS D'AVRIL,

L'AN 1716 DE NOTRE-SEIGNEUR,

AGÉ DE 43 ANS.

On attribue cette épitaphe à M. Blain.

M. Barin, vicaire général de Nantes, envoya une plaque de cuivre qui fut appliquée à la muraille, au-dessus du tombeau :

Ici repose le corps de M. Louis Grignon de Montfort, excellent missionnaire, dont la vie a été très innocente, dont la piété a été admirable, dont les discours, remplis de la grâce du Saint-Esprit, ont converti un nombre infini d'hérétiques et de

pêcheurs, dont le zèle pour l'honneur de la très sainte Vierge et l'établissement du saint Rosaire a persévéré jusqu'au dernier jour de sa vie.

CHAPITRE XX

Miracles du Bienheureux.

Pour être saint, il faut deux choses : une vie sainte et une sainte mort. Or il n'y a que Dieu qui sache ces deux choses d'une manière certaine.

Les vertus extérieures ont été pratiquées d'une manière héroïque, mais les motifs qui les animaient, étaient-ils surnaturels ? N'ont-ils pas été gâtés, viciés par l'orgueil, l'amour-propre, la cupidité ?

Nul homme, dit la sainte Écriture, ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, à plus forte raison, nul témoin, si prévoyant qu'il soit, ne peut l'affirmer d'un autre.

Et quand la vie aurait été bonne et sainte, pourrait-on en dire autant de la mort ?

La mort, c'est un mystère plein d'espérance, mais c'est aussi un mystère plein d'incertitude.